



ESSENTIEL DE L'EXPOSITION

COLLECTIONNEUSES  
**ROTHSCHILD**  
MÉCÈNES ET DONATRICES D'EXCEPTION

## SOMMAIRE

Introduction .....	3
L'esprit de collection .....	5
Collectionneuses Rothschild..	7
Charlotte.....	7
Adèle .....	12
Alice.....	17
Thérèse.....	20
Béatrice .....	23
Mathilde .....	28
Alix.....	31
Cécile.....	34
Liliane .....	37

Ed. Resp : Mehmet AYDOGDU, Féronstrée g2, 4000 Liège  
Couverture : Charles Escot, *Portrait de la baronne Salomon de Rothschild*, 1867-68, Gaillac, musée des Beaux-Arts © Musée des Beaux-Arts de Gaillac - Ary Scheffer, *Portrait de la baronne Nathaniel de Rothschild*, collection particulière © 2022, Gaëlle Deleflie - Anonyme, *Portrait de la baronne Béatrice Ephrussi de Rothschild, vers 1920*, Boulogne-Billancourt, Musée Albert Kahn © Département des Hauts-de-Seine / Musée départemental Albert-Kahn, collection des Archives de la Planète - Arnould Reynold, *Alix de Rothschild, 1969* Caen, musée des Beaux-Arts © Musée des Beaux-Arts de Caen / Patricia Touzard

## INTRODUCTION

Depuis le 19<sup>e</sup> siècle, la légendaire famille Rothschild est synonyme de succès dans le monde de la finance, mais aussi de richesse intellectuelle et artistique. Derrière ce nom se cache pourtant des personnalités méconnues et un patrimoine insoupçonné. L'exposition, conçue en partenariat avec le musée du Louvre, offre un point de vue inédit qui met en lumière neuf femmes de la famille Rothschild à la personnalité singulière. Collectionneuses, mécènes, héritières et donatrices, elles ont contribué de manière significative à l'enrichissement du patrimoine historique et des collections des musées français par leurs dons et legs exceptionnels. L'exposition retrace le goût et la personnalité de ces 9 femmes qui, parfois

indépendantes, parfois dans l'ombre de leur mari, ont joué un rôle important dans l'histoire de l'art, l'histoire, la société et même la vie des artistes de leur temps. À travers une sélection de plus de 350 œuvres, issues d'une trentaine d'institutions et collections privées françaises, l'exposition propose un parcours émaillé d'œuvres de grands artistes comme Fragonard, Chardin, Delacroix ou encore Cézanne, mais aussi des collections de bijoux et porcelaines ou encore des objets d'Art africain et d'Extrême-Orient. L'ensemble témoigne de l'histoire du goût et du collectionnisme au fil des 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> siècles.

### LA FAMILLE ROTHSCHILD

C'est en 1570 que Isaac Elchanan emprunte le patronyme de Rothschild. Celui-ci se réfère à l'enseigne de la petite maison qu'il fait construire en 1567, et occupe avec sa famille dans le Judengasse (« la ruelle des juifs ») de Francfort-sur-le-Main dans le land de Hesse en Allemagne. Les maisons du Judengasse avaient très souvent des emblèmes colorés. Les familles qui y vivaient détournaient fréquemment ces derniers pour en tirer leur nom. Ainsi, l'emblème « Zum Roten Schild » (« à l'écu rouge ») s'est transformé en « de Rothschild ».

Mayer Amschel de Rothschild (1744-1812) fait du modeste commerce sur gage de son père une banque reconnue, notamment grâce à la gestion de la fortune de Guillaume 1<sup>er</sup>, électeur de Hesse-Cassel, alors l'une des plus grandes fortunes d'Europe. Ses 5 fils prennent chacun la tête des succursales de la banque familiale, à Londres (Nathan Mayer de Rothschild), à Paris (James Mayer de Rothschild), à Vienne (Salomon Mayer de Rothschild), à Naples (Carl Mayer de Rothschild) et à Francfort-sur-le-Main (Amschel Mayer de Rothschild). Ensemble, ils constituent la dynastie banquière des Rothschild, devenue une des familles les plus célèbres dans le monde des affaires. En 1822, l'empereur d'Autriche François 1<sup>er</sup>, les fait élever au rang de baron. Les mariages entre branches de la famille ont permis de développer les activités dans plusieurs domaines bancaires et financiers grâce à leur capacité d'investissement. Les Rothschild deviennent ainsi d'importants financiers et actionnaires, notamment dans les exploitations minières et le développement du rail. Aujourd'hui seules les branches anglaises et françaises subsistent.



Maison natale de Rothschild à Francfort-sur-le-Main © <https://www.akpool.fr/> (D.R.)

## RÉVOLUTION BANCAIRE

Au 18<sup>e</sup> siècle, les « banquiers d'affaires », spécialisés dans les prêts commerciaux et les investissements, se distinguent des « banquiers locaux » qui font de l'es-compte et du prêt. La force de ces banquiers réside dans l'affichage de capitaux solides comme des biens fonciers, afin de mettre leur clientèle en confiance et favoriser les dépôts. Certaines banques commencent même à lever des capitaux en bourse.

Avec le Second Empire, pour garantir la confiance face au contexte mouvant des révolutions industrielles et du développement du négoce national et international, la banque moderne se met progressivement en place grâce aux compensations qui permettent de recevoir des actifs correspondants aux opérations faites en leur nom propre ou pour leurs clients. C'est donc au 19<sup>e</sup> siècle que naissent les grands établissements bancaires.

## L'ESPRIT DE COLLECTION

Collectionner pose tout une série de questionnements. Pourquoi collectionner ? Comment sélectionner les achats ? Faut-il prioriser un domaine d'acquisitions ? Le collectionneur choisit-il seul ou avec le concours d'un expert ? Comment conserver la collection ? Comment la présenter ? Faut-il la montrer ? Comment le collectionneur va-t-il les classer ? Va-t-il publier au sujet de sa collection ? Voudra-t-il la transmettre à ses descendants ?

Depuis l'Antiquité, la collection peut se faire politique. Elle est alors une démonstration diplomatique de puissance et de pouvoir. Elle matérialise l'étendue des connaissances et du goût de celui qui l'a rassemblée. Par extension, la collection devient un outil prouvant les qualités de gouvernant. Si ces collectionneurs politiques peuvent s'investir personnellement dans les choix d'acquisitions, ils peuvent aussi déléguer cette mission à des artistes ou érudits. La démarche vise à investir de manière optimale sur « l'image » que véhicule la collection.

La collection privée relève, quant à elle, d'un appétit compulsif de découverte de chefs-d'œuvre. Elle reflète l'égo et la fantaisie du collectionneur motivé par la passion et le sentiment. La collection privée, lorsqu'elle s'enrichit d'une œuvre célèbre, rare et onéreuse, devient aussi un outil de réussite sociale obtenu grâce au pouvoir de l'argent. Ainsi, certaines collections de particuliers cumulent parfois pulsions et choix subjectifs avec la spéculation financière. Au fond, il existe autant de modèles de collectionneurs que de thématiques de collections. La collection est une forme d'autoportrait du collectionneur, elle est le reflet de sa personnalité, une forme de prolongation de lui-même.

## COLLECTION

Une collection est à la fois un regroupement d'objets correspondant à un thème (objets scientifiques, œuvres d'art, objets du quotidien...) et l'activité qui consiste à réunir, entretenir et gérer ce regroupement. La collection peut être menée dans un cadre de loisir pour une collection privée ou pratiquée à titre professionnel (conservateur de musée, de bibliothèques, d'archives...). Si des collections existent depuis l'Antiquité, le terme de « collectionneur » n'apparaît cependant qu'en 1839, sous la plume d'Honoré de Balzac dans « Monographie du rentier ».

## COLLECTIONNISME DÉFINITION D'APRÈS E. WHARTON

Celui qui désire posséder des œuvres doit avoir non seulement les moyens de les acquérir mais aussi l'aptitude de les choisir – aptitude faite de culture et de jugement – avec un sens de la beauté qui ne s'acquiert pas par l'étude mais que seul l'étude peut aiguïser et rendre fructueux.

Les premiers témoignages de l'activité de collectionneurs ont été mis au jour dans la grotte du Renne à Arcy-sur-Cure (Yonne, France) occupée par l'homme de Néandertal au Paléolithique Moyen. Dans le monde antique, il existe des collections dans les temples, les bibliothèques, les palais princiers... À la Renaissance, le monde aristocratique

européen est fasciné par les cabinets de curiosités caractérisés par l'hétéroclisme de leurs collections. Au 19<sup>e</sup> siècle se développe une bourgeoisie libérale qui doit sa réussite économique à l'essor du monde industriel. Aisés, ils montrent un vif intérêt pour l'acquisition d'objets artistiques, permettant de construire une identité sociale et de la légitimer. Collectionner est un rituel mondain et celui qui collectionne fait preuve de hauteur d'esprit.

Par ailleurs, vers le milieu du siècle, les collections se spécialisent ; il ne s'agit plus d'accumuler des objets curieux mais d'identifier une collection avec un sens esthétique, historique, ... Alors, les collectionneurs classent, inventorient, en quête de maîtrise et de connaissance. Ils tiennent un registre d'achats, un catalogue et compilent tout type de documents qui témoignent de leur goût. Le collectionneur devient à la fois critique et expert, donnant une vision cohérente et signifiante de sa collection.

Beaucoup de collectionneurs veulent que leur collection se perpétue, dans leur ensemble ou en partie, après leur mort. Certains partagent la collection de leur vivant, d'autres vont établir un don ou un legs, à de grandes ou petites institutions (musées nationaux, régionaux, communaux), sans ou avec conditions. D'autres encore mettent en place une fondation ou musée à leur nom. Ils rendent ainsi accessible la collection à un large public, sorte de couronnement de leur pratique. Sont-ils mus par l'orgueil, le pouvoir, l'égo, la passion, la générosité ?

## LA COLLECTION AU FÉMININ

Au 19<sup>e</sup> siècle, les femmes sont juridiquement assujetties à leur père ou leur mari. Ainsi, elles n'ont pas le droit à la propriété privée. Au sein du foyer, elles ont la charge de la gestion des bibelots reçus pour la plupart en héritage. Cette activité autour de l'objet d'art est alors un moyen de contourner les normes sociales liées à leur genre, devenant un enjeu pour les femmes actives de la haute bourgeoisie. Ainsi, collectionner leur permet d'accéder à une émancipation personnelle sortant des limites du rôle que la société a prescrit pour elles, à légitimer leur position sociale (elles apparaissent comme des mécènes sensibles aux choses de l'esprit) et leur apporter de l'émulation intellectuelle en faisant d'elles des figures actives du monde de l'art. L'exposition célèbre 9 femmes collectionneuses de la famille Rothschild. Si cette approche est une nouveauté, elle apparaît pourtant tout à fait nécessaire. Souvent citées en marge des donations et achats de leur maris, elles sont rarement étudiées pour elles-mêmes. Si l'histoire s'intéresse à elles, c'est pour souligner leur sensibilité et générosité (contrairement aux hommes dont on vante l'érudition, les connaissances, la spécialisation et le professionnalisme). Dans la société bourgeoise du 19<sup>e</sup> siècle, collectionner est une affaire d'hommes. Pourtant, l'action de ces femmes collectionneuses a pu elle aussi peser sur la carrière et reconnaissance de certains artistes.

## COLLECTIONNEUSES ROTHSCHILD. MÉCÈNES ET DONATRICES D'EXCEPTION



### CHARLOTTE DE ROTHSCHILD

1825 – 1899, Paris

**Père** : James Mayer de Rothschild (1792 – 1868) –  
branche française

**Mère** : Betty de Rothschild (1805 – 1886), cousine de  
James – branche autrichienne

**Époux** : Nathaniel de Rothschild (1812 – 1870), son  
cousin – branche anglaise

Véritable figure mondaine, Charlotte de Rothschild est à la fois collectionneuse, mécène, mais aussi aquarelliste. Elle mène une carrière artistique après avoir été formée auprès des artistes Hercule Trachel et Nélie Jacquemart. Elle expose dans les salons dès 1864. Très impliquée dans la vie artistique, elle est une des fondatrices de la Société des Aquarellistes français, créée en 1879. Charlotte s'intéresse également à la musique et fréquente les musiciens de son temps, notamment Frédéric Chopin qui lui dédie plusieurs compositions. En 1842, elle épouse son cousin Nathaniel de Rothschild. Dès 1860, le couple réside dans un hôtel particulier au 33 Faubourg Saint-Honoré. Ils achètent également en 1853 le vignoble qui deviendra « Château Mouton Rothschild ».

En 1870, elle hérite d'une partie de la collection de son mari dont des paysages de l'école hollandaise. Elle continue d'enrichir celle-ci notamment en faisant l'acquisition de peintures du 18<sup>e</sup> siècle, des peintures Renaissance mais aussi des œuvres d'artistes de son

temps. Elle complète cette collection d'œuvres picturales par des bijoux, des coffrets en cuir, des instruments de musique et des objets liés à la culture juive.

Elle effectue une donation de 200 bijoux et 48 coffres en cuir au Musée des Arts décoratifs de Paris. Elle donne sa collection de peintures italiennes au Musée du Louvre et ses instruments de musique au Conservatoire national supérieur de musique (aujourd'hui conservé au Musée de la musique, Philharmonie de Paris).

Ci-dessus : Ary Scheffer, *Portrait de la baronne Nathaniel de Rothschild (détail)*, Huile sur toile, 93,5 x 128 cm collection particulière © 2022, Gaëlle Deleflie



## HÔTEL PERRINET DE JARS AU 33 RUE DU FAUBOURG SAINT-HONORÉ (8<sup>e</sup> ARRONDISSEMENT)

En 1714, Anne Levieux, femme de financier, fait construire cet hôtel particulier par Pierre Grandhomme. Il sera ensuite la propriété de Etienne Perrinet de Jars, fermier général (aristocrate percevant en fermage, les impôts pour le compte du roi). Il passe en 1810 aux mains du Duc Decrès, ministre de la Mairie de Napoléon 1<sup>er</sup>. De 1849 à 1864, le bâtiment est loué par l'ambassade de Russie. Enfin, en 1856, il est acquis par le baron Nathaniel de Rothschild qui le fait transformer dès 1864. Il fait notamment reconstruire le corps sur rue et remonte des boiseries de 1762. Inscrit aux Monuments historiques depuis 1928, il abrite aujourd'hui le Cercle de l'Union Interalliée.

Hotel Perrinet de Jars, 33 rue du Faubourg Saint-Honoré, Paris © <https://www.maguytran-pinterville.com/> (D.R.)

### L'ATELIER CASTELLANI

C'est à Fortunato Pio Castellani que l'on doit la fondation de l'atelier du même nom, à Rome. Dès 1820, il se désintéresse de la bijouterie contemporaine pour puiser son inspiration dans les œuvres antiques grecques et romaines, mais aussi paléochrétiennes. Le pendentif et la paire de boucles d'oreilles à l'image du lion de Saint-Marc dans la collection de Charlotte, est un bel exemple de la technique de micro-céramique. Cette technique se développe fin 18<sup>e</sup> siècle dans l'atelier du Vatican. Ces mosaïques sont constituées d'un assemblage de tesselles en émail très petites dites smalti. Au fil du 19<sup>e</sup> siècle, la technique s'affaiblit jusqu'à ce que la maison Castellani s'y intéresse. Réalisée sous la direction de Luigi Podio, la qualité de ces pièces est d'une grande finesse. Face au succès international, l'atelier ouvre des succursales à Paris et à Londres. Fortunato Pio confie alors la direction à deux de ses fils : Alessandro et Augusto.

**MOÏSE TIEFFENBRUCKER, LUTH,**  
PALISSANDRE ET IVOIRE, VENISE, 16<sup>e</sup> SIÈCLE,  
CITÉ DE LA MUSIQUE, PARIS.

Si la collection d'instruments de musique de Charlotte ne compte que 8 pièces, celles-ci sont des pièces précieuses et de grande qualité. Charlotte concentre son attention sur les instruments à cordes de la famille des luths provenant d'Italie. Richement ornés, la plupart ont été conçus par des luthiers de renom. Ce luth à 6 cordes, réalisé par Moïse Tieffenbrucker à Venise, présente une caisse de résonance en palissandre (essence de bois tropical) et un décor de 15 côtes en ivoire, jouant sur le contraste du noir et du blanc. Dans son testament, Charlotte les qualifie « d'anciens instruments de musique », appellation qui désigne au 19<sup>e</sup> siècle des instruments devenus alors obsolètes, comme les luths, les violes, les clavecins, ... Ceux provenant des écoles italiennes sont les plus prisés, considérés pour leur élégance, rareté, raffinement et plus pour leur son. Elle les considère comme des objets d'art et de curiosité à contempler.



Moïse Tieffenbrucker, *Luth (mandora)*, Venise, 16<sup>e</sup> siècle, Palissandre, ivoire et bois, 16 x 88 x 31 cm, Paris, musée de la Musique-Philharmonie de Paris (inv. E.1560) © musée de la Musique / J.-M. Anglès

**FAMILLE TIEFFENBRÜCKER,  
FACTEURS D'INSTRUMENTS**

C'est en Bavière, dans le village de Tieffenbrück (région de Füssen) que se trouvent les origines de cette famille de luthiers. Au 16<sup>e</sup> siècle, une branche de la famille s'établit à Lyon, se spécialisant dans la réalisation de violes. L'autre branche quant à elle se construit une solide réputation en Italie, notamment à Venise et à Mantoue. Avec son frère Magno II, Moïse Tieffenbrucker reprend l'atelier familial dans la Cité des doges en 1571.

Plusieurs instruments de la famille Tieffenbrucker, pour la plupart datant du 16<sup>e</sup> siècle, sont parvenus jusqu'à nous. Beaucoup sont de très haute qualité et destinés à une riche clientèle.

**LE LUTH**

Le luth est un instrument de musique à cordes pincées avec une caisse de résonance bombée. Introduit en Occident par les arabes via l'Espagne au 14<sup>e</sup> siècle, il devient incontournable aux 15<sup>e</sup> et 16<sup>e</sup> siècles. D'abord muni de 4 cordes, il en gagne une au 15<sup>e</sup> siècle et une de plus au 16<sup>e</sup> siècle. Instrument idéal pour l'accompagnement des voix, il évolue sans cesse jusqu'à disparaître au 18<sup>e</sup> siècle au profit des instruments à clavier comme le clavecin. Au 19<sup>e</sup> siècle, il n'est pas rare de voir certains luths transformés en guitare à 6 cordes dites « romantiques ».

## COUPE DE CIRCONCISION

PADOUE, 17<sup>e</sup> SIÈCLE

Dès 1850, le compositeur populaire de valses et de polkas, Isaac Strauss, collectionne des objets hébraïques de toutes natures. Il chine, achète et revend. Sa démarche permet de mettre en évidence l'existence d'un art juif au rayonnement international. Percevant sa collection comme un ensemble, il ne souhaite pas qu'elle soit dispersée après sa mort. Elle sera pourtant vendue en 1890. Acquisée par Charlotte, la collection entre ensuite au Musée de Cluny dans une salle qui lui est spécifiquement dédiée. Ainsi, pour la première fois, des objets culturels hébraïques entrent dans les collections nationales françaises. Pour la baronne, cette intégration au patrimoine national est une reconnaissance dans le contexte de la montée de l'antisémitisme. La salle restera en place jusqu'en 1939. Après la Guerre, Cluny se redirige sur une exposition dédiée au Moyen-Âge. Commence alors une campagne pour la création d'un musée juif avec comme chefs-d'œuvre cette collection exceptionnelle tant du point de vue historique et qu'artistique. En 1998 le Musée d'Art et d'Histoire du judaïsme voit le jour à Paris.

Parmi les 149 pièces de cette collection se trouve une coupe à circoncision en argent doré ciselé provenant de Padoue en Italie. Elle se présente comme une coupe hexagonale dont la partie creuse est décorée d'un motif repoussé représentant une scène de circoncision. On y voit le parrain assis sur un siège (celui du prophète Elie). Il tient sur ses genoux l'enfant qu'il présente au Mohel, celui en charge de couper le prépuce des bébés au 8<sup>e</sup> jour de leur naissance lors de la cérémonie de la Brit milah. Sur le bord du plat est inscrit un texte dans une belle inscription en hébreu « Ahbraham circoncut Isaac, son fils, à l'âge de 8 jours, comme Dieu le lui avait ordonné ».

**MAÎTRE DE LA NATIVITÉ DE  
CASTELLO, LA VIERGE ET  
L'ENFANT AU CHARDONNET,**  
VERS 1450

À côté des instruments de musique, des bijoux et des objets hébraïques, Charlotte s'intéresse aussi à la peinture, notamment celle des primitifs italiens. Parmi ses pièces majeures se trouve cette « Vierge et l'enfant au chardonnet », datée de la 2<sup>e</sup> ½ du 15<sup>e</sup> siècle. C'est bien Charlotte qui est à l'initiative de l'achat de l'œuvre en 1859. Dans un portrait de la baronne par Léon Gérôme, elle pose devant certaines de ses peintures dont ce chef-d'œuvre. Originellement, cette peinture a été attribuée au peintre florentin Alesso Baldovinetti. Au fil du temps, elle connaît plusieurs autres attributions : le florentin Domenico Veneziano ou Domenico Ghirlandaio. C'est en 1913 qu'elle est rapprochée d'autres œuvres du Maître de la Nativité de Castello. On connaît 30 œuvres attribuées à cet artiste qui doit son nom à une nativité conservée à la Galleria dell'Academia à Florence et provenant d'une villa à Castello. L'œuvre, réalisée en trompe-l'œil dans une structure antiquisante, montre des similitudes stylistiques avec Filippo Lippi. Le Maître de la Nativité de Castello aurait d'ailleurs fréquenté cet atelier. L'enfant joufflu, à la coiffure ébouriffée, présente des similitudes stylistiques avec ceux de Luca Della Robbia. Fréquemment représenté dans les nativités, le chardonnet est un symbole de la Passion du Christ, évoquant la couronne d'épine. En effet, ces oiseaux se nourrissent de chardons épineux et évoquent la crucifixion du Christ.



Maître de la Nativité de Castello, *La Vierge et l'Enfant au chardonnet*, vers 1455-1460. Tempéra sur bois, 80 x 51 cm Paris, musée du Louvre (inv. RF 1264). Legs de Charlotte de Rothschild, 1899 © 2019 RMN-Grand Palais (musée du Louvre) / René-Gabriel Ojeda



## ADÈLE DE ROTHSCHILD

1843 Francfort-sur-le-Main – 1922, Paris

**Père** : Mayer Carl de Rothschild (1820– 1886) –  
branche italienne

**Mère** : Louise de Rothschild (1820 – 1894) – branche  
anglaise (sœur de Nathaniel, le mari de Charlotte)

**Époux** : Salomon de Rothschild (1835 – 1864) –  
branche française (son oncle, frère de Charlotte)

Charles Escot. *Portrait de la baronne Salomon de Rothschild*, 1867-1868. Pastel sur papier, 52 x 63 cm, Gaillac, musée des Beaux-Arts (inv. BA\_2011.1). Collection d'Adèle de Rothschild. Achat en salle de vente, 1988 © Musée des Beaux-Arts de Gaillac

Adèle rencontre Salomon de Rothschild lors d'un séjour de ce dernier en Allemagne entre 1857 et 1859. Leur mariage est célébré en 1862 à Francfort-sur-le-Main. C'est à Paris que le couple s'installe, au rez-de-chaussée du 25 Faubourg Saint-Honoré. Adèle est une femme cosmopolite. Elle entretient des liens étroits avec les Etats-Unis, fréquente les salons parisiens et leurs personnalités artistiques avec qui elle se lie d'amitié. Salomon décède d'une crise cardiaque en 1864. À la suite de cet événement dramatique, Adèle se retire pour une dizaine d'années de la vie publique et mondaine. Elle fait construire un hôtel particulier au 11 de la rue Berryer dans le 8<sup>e</sup> arrondissement. Le bâtiment est largement inspiré de la décoration du château de Ferrières, propriété de la famille de Rothschild. C'est dans cet écrin qu'elle présente tant les collections de son époux que celles héritées de son père et de son beau-père. Au sein de la demeure, la pièce désignée comme le « fumoir », est un cabinet de curiosités qui rend hommage à la mémoire de Salomon James. Baigné d'une atmosphère feutrée, cet espace est pour Adèle un lieu de repos mais aussi de convivialité. Le mobilier qu'elle choisit est d'ailleurs

à l'image de cette ambiance dont elle souhaite imprégner les lieux (jeux de dame, échiquier, écritoire, ...)

Parmi la décoration, on trouve des fragments d'antiques, des pièces d'orfèvrerie, une statuette de l'artiste renaissant Giambologna, des dessins présentant le monogramme d'Albrecht Dürer ainsi que des objets en jade et des armes japonaises. Ce « Wunderkammer » (cabinet de curiosités) rend hommage au baron et à sa collection teintée d'éclectisme et d'orientalisme. À sa mort en 1922, Adèle lègue sa maison et son contenu à l'État français, dans la perspective de la convertir en maison d'art. À la fois lieu d'expositions, de concerts, de ventes de charité et de réceptions au profit des artistes, le lieu est géré par la Fondation Salomon de Rothschild. Par ailleurs, Adèle lègue également une partie de ses collections au musée du Louvre, au Musée d'Art décoratif de Paris, à la Bibliothèque nationale de France et au Musée de Cluny. En 1880, Adèle fait réaliser des photographies de son hôtel particulier. Ce précieux matériel documentaire a permis une reconstitution presque à l'identique lors de travaux de restauration en 2000. Le cabinet a rouvert au public en 2017.



## HÔTEL SALOMON DE ROTHSCHILD, 11 RUE BERRYER, PARIS (8<sup>e</sup> ARRONDISSEMENT)

En 1872, Adèle commence à s'intéresser aux terrains et édifices de l'ancienne propriété du financier Nicolas Beaujon surnommé « Folie Beaujon ». Elle acquiert le bâtiment principal appelé Chartreuse Beaujon, qu'elle fait raser en 1873. Elle confie à l'architecte Léon Ohnet la construction d'un hôtel moderne, et à la mort de ce dernier, son élève Justin Ponsard achève le chantier. Elle acquiert aussi l'ancienne dépendance de la Folie Beaujon à la veuve de Balzac, qu'elle fait également démolir en 1890 pour agrandir son jardin, et en 1882, l'ancienne chapelle Saint-Nicolas, elle aussi rasée pour être remplacée par une rotonde. L'hôtel est de style néoclassique dans le goût de l'architecture de la fin du 18<sup>e</sup> siècle. Ses intérieurs sont somptueusement aménagés pour accueillir les collections de Salomon et d'Adèle. Éclairage zénithal dans le hall, jeux de miroirs dans le couloir entre la salle-à-manger et le jardin d'hiver, décoration inspirée du style italien, escalier d'honneur, plafond peint, donnent son raffinement au bâtiment. À la mort d'Adèle, le bâtiment devient, conformément à ses vœux une « Maison d'art », accueillant des expositions, des réunions d'artistes, des fêtes et des ventes de charité au profit des artistes. L'hôtel accueille successivement la bibliothèque d'art et d'archéologie, le cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale, l'administration et les expositions du Centre national d'Art contemporain (aujourd'hui Centre Pompidou). Depuis 1976, la propriété est gérée par la Fondation nationale des arts graphiques et plastiques. Classé en 2005 Monument historique, le domaine a accueilli le tournage du film « Papy fait de la résistance » en 1983.

Façade de l'Hôtel Salomon de Rothschild, côté cour, entrée, 11, rue Berryer, Photographie, Paris, Fondation des Artistes © 2022 S. Pons, In Fine Editions / Fondation des Artistes



## CHÂTEAU DE FERRIÈRES

C'est entre 1855 et 1859 que l'architecte Joseph Paxton dirige la construction du Château de Ferrières pour le baron James Mayer de Rothschild. Situé en Seine-et-Marne, ce château remplace celui de Joseph Fouché, duc d'Otrante, ministre de la Police de Napoléon I. En 1862, le nouveau château, aux façades de style néo-Renaissance, est inauguré par Napoléon III. Son escalier d'honneur est une réplique de celui que Joseph Paxton a créé pour le Crystal Palace de l'Exposition universelle de Londres en 1851. Le château compte 28 suites avec chauffage central et eau courante. Un souterrain, aménagé avec des rails et des chariots, permettait la communication avec la cuisine, située dans une annexe pour éviter les odeurs. L'habitation est entourée d'un parc de 125 ha aménagé « à l'anglaise », réputé comme un des plus beaux de France. Après la Deuxième Guerre mondiale, la famille de Rothschild met le château à disposition pour recevoir des enfants juifs venus de l'Œuvre de Secours aux Enfants (OSE). Inhabité jusqu'en 1959, il est légué en 1975 à la Chancellerie des Universités de Paris par le baron Guy de Rothschild. Abrutant une fondation à leur nom, le château est aujourd'hui un centre d'étude, de rencontres, de colloques...

Château de Ferrières, Seine-et-Marne © <https://sochateaux.com/> (D.R.)

Eugène Delacroix, *Jeune arabe dans la campagne*, 19<sup>e</sup> siècle. Pastel sur papier marouffé, 21,5 x 26,5 cm, Paris, Fondation des Artistes - Hôtel Salomon de Rothschild (inv. R 1538). Collection d'Adèle et Salomon de Rothschild. Legs d'Adèle de Rothschild, 1922 © 2022, Gérald Micheels

Eugène Delacroix, *Lion étreignant un crocodile*, vers 1850-1860. Huile sur toile, 32,5 x 41 cm, Paris, Fondation des Artistes - Hôtel Salomon de Rothschild (inv. R 1545). Collection d'Adèle et Salomon de Rothschild. Legs d'Adèle de Rothschild, 1922 © 2022, Gérald Micheels

## ADÈLE ET EUGÈNE DELACROIX

Dans leur collection, Adèle et Salomon possédaient nombreuses peintures dont des œuvres françaises du 18<sup>e</sup> Siècle et des œuvres d'artistes contemporains du couple. Parmi celles-ci figurent deux compositions du peintre français Eugène Delacroix (1798-1863). Grand peintre romantique, Delacroix est aussi un peintre important du mouvement orientaliste.

De 1798 à 1801, l'expédition de Bonaparte en Egypte, documentée par une cohorte de scientifiques et d'artistes qui accompagnent le voyage, alimente une nouvelle vision d'un Orient fantasmé. À cela s'ajoute le mouvement d'indépendance grecque face au pouvoir ottoman qui incarne les idéaux des artistes romantiques.

En 1832, Delacroix, artiste déjà établi, entreprend un voyage au Maroc et à Alger, qui est pour lui l'accomplissement d'un grand projet. Il accompagne le comte Edgard de Mornay dans une mission diplomatique auprès du Sultan Moulay Abderrahman. Au cours du voyage, il consigne ses impressions et observations sous forme de notes, croquis et aquarelles dans des carnets de voyage. Ces carnets reflètent son émerveillement et constituent une source d'inspiration pour l'artiste de retour en France. Ainsi, ce voyage en Orient est pour lui une expérience visuelle déterminante où il découvre la magie de la couleur et une atmosphère si singulière. Il peindra plus de 80 tableaux d'inspiration orientale dans lesquelles il transcende tant les formes que la lumière.

Le dessin au pastel représentant un jeune arabe dans la campagne, montre un personnage coiffé d'un turban et chaussé de babouches. À l'horizon, se devine les montagnes de l'Atlas, teintées de différentes tonalités de bleus sur un ciel crépusculaire. Ce type de production est tout à fait caractéristique de ce que réalise Delacroix au retour du Maroc.

L'huile sur toile « Lion étreignant un crocodile », s'inscrit dans sa série des « Chasses de fauves », librement inspirée des « chasses » du peintre Pierre Paul Rubens (1577-1640), et dont il réalise de nombreuses versions tout au long de sa carrière. Ces fauves, il les étudie à la Ménagerie Royale du Jardin des plantes entre 1827 et 1828. Dans cette œuvre, il capte toute la tension dramatique au cours de la lutte de ces animaux pour leur survie. Les touches libres, faites de coups de pinceaux juxtaposés, avec une palette réduite au vert bleu et ocre rapproche stylistiquement cette peinture de ses compositions tardives.



## LES CABINETS DE CURIOSITÉS

Les cabinets de curiosités sont des pièces où sont rassemblés des objets hétéroclites « rares » et singuliers. Parmi ces artefacts on distingue les « naturalia » (objet d'histoire naturelle comme les minéraux, les animaux empaillés, fossilisés et les coquillages, les dents, les cornes, et les végétaux) et les « artificialia » (les objets créés par l'homme comme les objets archéologiques et antiques, les œuvres d'art, les armes, les instruments scientifiques et exotiques).

Reflète d'une appréhension plus scientifique du monde, leur objectif était de le faire découvrir à travers cet inventaire illustré. Apparue à la Renaissance en Europe, ces collections singulières étaient bien souvent ouvertes à la visite. Au 18<sup>e</sup> siècle, les cabinets se spécialisent par disciplines et se structurent à l'image du rationalisme du Siècle des Lumières. Beaucoup les considèrent comme les ancêtres des musées.



## ALICE DE ROTHSCHILD

1847 Francfort-sur-le-Main – 1922, Paris

**Père** : Anselm Salomon de Rothschild (1803– 1874)  
branche autrichienne – frère de Betty, la mère de Charlotte

**Mère** : Charlotte de Rothschild (1807 – 1859) –  
branche anglaise – sœur de Nathaniel (le mari de Charlotte) et de Louise (mère d'Adèle)

**Époux** : ///

Portrait photographique de la baronne Alice de Rothschild, Waddesdon Manor © Waddesdon Manor

Alice grandit à Vienne. Alors qu'elle n'a que 12 ans, sa mère décède. Lorsque son frère Ferdinand devient veuf en 1866, elle le rejoint dans son manoir de Waddeson dans le Buckinghamshire. Atteinte de rhumatisme, les médecins lui déconseillent d'habiter à proximité de l'eau. Elle quitte alors le manoir pour le sud de la France et son climat clément en hiver. Dès 1883, elle y revient régulièrement. En 1887, elle acquiert la Villa Césarie à Grasse, (aujourd'hui appelée Villa Victoria). Alice réside 6 mois durant la période d'été en Angleterre, dans son manoir de Waddeson, et les 6 autres mois, à Grasse, profitant de chacune de ses venues pour agrandir le domaine.

Si la baronne se passionne pour les plantes et les fleurs, elle possède également une singulière collection de pipes et de boîtes d'allumettes : 450 pipes originaires d'Europe et d'Asie Mineure, datant du 18<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> siècle, de toutes matières (porcelaine de Sèvres, bois fruitiers, céramique, métal, verre soufflé, écume de mer, bois de cervidé, corne, ivoire, ...) et de thèmes variés (allégoriques, politiques, historiques, mythologiques, parties de chasse, inspiration orientale...).

Alice a collectionné également 106 boîtes d'allumettes d'origine française, espagnole ou encore italienne. Objets du quotidien, ces boîtes présentent des décors évoquant la culture populaire mais aussi des scènes morales ou au contraire frivoles, des publicités, des personnages illustres ou encore des thèmes politiques. Edmond de Rothschild donne la collection d'Alice à la municipalité de Grasse en 1927. Aujourd'hui elle est conservée à la Bibliothèque municipale de la ville.



## VILLA VICTORIA À GRASSE

En 1887, Alice séjourne au Grand Hôtel de Grasse. Séduite par les paysages si différents de la côte, elle acquiert une oliveraie de 135 ha pour y faire construire la « Villa Victoria » (nommée ainsi en l'honneur de la reine d'Angleterre). Experte en botanique, elle applique les principes du jardin naturel à l'anglaise. Elle laisse en place la majorité des oliviers, supprime des terrasses et des haies, ajoute des plantes exotiques comme des palmiers, des cactus, des aloès, des citronniers, des orangers et des mimosas qui offrent une floraison ininterrompue de novembre à mars. Le tout est complété d'un jardin de rocailles, une grotte à floraison hivernale et une spectaculaire route de 3 km conçue avec des virages en épingle à cheveu offrant une surprise au promeneur à chaque détour (plantation sauvage, panorama, ...). Alice employait plus de 100 jardiniers pour entretenir cet exceptionnel jardin. À sa mort, le domaine, aujourd'hui propriété de la commune de Grasse, est devenu le parc public de la Corniche et le Jardin de la Princesse.

Vue de la Villa Victoria Rothschild, Grasse, 19<sup>e</sup> siècle. Carte postale, Grasse, Bibliothèque municipale, Villa Saint-Hilaire © Grasse, Bibliothèque & Médiathèques. Collection Alice de Rothschild

## L'INVENTION DES ALLUMETTES

En 1826, le chimiste anglais John Walker invente l'allumette inflammable par friction. Il met au point un mélange de sulfure d'antimoine, de chlorate de potassium, de la gomme et de l'amidon. Lors du frottement sur une surface rugueuse composée de phosphore et de peroxyde de manganèse, le mélange s'enflamme. Les premières allumettes sont alors commercialisées sous le nom de « Lucifers ». Le Hongrois Janos Irinyi améliore la formule, la rendant moins instable et moins explosive. C'est le français Charles Sauria qui ajoute au mélange du phosphore blanc pour atténuer l'odeur. Cette amélioration permet aux allumettes modernes de gagner en popularité et elles sont produites de manière industrielle dès 1832. Le suédois Gustaf Erik Pasch développe en 1844 l'allumette de sûreté, nécessitant un grattoir spécial constitué d'éléments chimiques réagissant avec la matière de l'allumette.

En 1871, la France met en place une taxe sur les allumettes afin d'améliorer les finances publiques éprouvées par la guerre Franco-prussienne. La fabrication et l'importation des allumettes sont déclarées monopole de l'État en 1872. Le secteur devient alors une organisation industrielle unitaire gérée par la Société Générale des Allumettes Chimiques (devenue en 1935 Service d'Exploitation Industrielle des Tabacs et des Allumettes). En 1972, une loi allège le monopole en autorisant l'importation d'allumettes en provenance des États Membres de la Communauté Européenne. Le monopole a été définitivement levé en 1995, lors de la privation de la S.E.I.T.A.

### PIPE 398

Alice acquiert cette pipe en ivoire, corne et couvercle en argent lors de la vente, en 1882, de la collection William Bragge (ingénieur civil anglais mais aussi antiquaire qui. Il rassemble 13.000 pipes et objets liés au tabac). Originnaire d'Italie, la pipe date du 18<sup>e</sup> siècle. Dans son inventaire manuscrit, elle décrit l'objet en y ajoutant des remarques et comparaison à de grands maîtres de l'histoire de l'art comme Tintoret. Le tuyau et le fourneau de la pipe sont travaillés en ronde-bosse comme un travail de miniature sculptée. On y voit notamment un corps nu d'inspiration antique, une scène mythologique et un paysage pastoral. Autour du tuyau s'enroule deux corps alanguis drapés dans un vêtement romanisant à l'image de bacchanales.



Pipe n° 398. Ivoire, corne et argent, 6,5 x 3,6 x 39 cm © Grasse, Bibliothèque & Médiathèques, Collection Alice de Rothschild



## THÉRÈSE DE ROTHSCHILD

1847 Francfort-sur-le-Main – 1931, Paris

**Père** : Carl Mayer de Rothschild (1820– 1886) – branche italienne

**Mère** : Louise de Rothschild (1820 – 1894) – branche anglaise (sœur de Nathaniel, le mari de Charlotte)

**Sœur** : Adèle de Rothschild (1843-1922)

**Époux** : James Edouard de Rothschild (1844 – 1881) branche anglaise (son cousin – fils de Nathaniel et Charlotte)

Anonyme. *Portrait de la baronne Thérèse de Rothschild*. Photographie, Londres, Archives Rothschild © The Rothschild Archive, London

En 1871, Laura Thérèse de Rothschild épouse son cousin James Edouard. Bien assorti, le couple est dénué de frivolité. Surnommée sobrement Thérèse, la baronne se montre particulièrement pieuse, investie dans le soutien de nombreuses associations de charité et de soin aux malades. Elle s'investit d'ailleurs comme infirmière durant la guerre Franco-prussienne. L'année de leur mariage, le baron acquiert deux parcelles au bord de la plage de Berck-sur-Mer, ville de villégiature réputée pour ses propriétés curatives. Il consacre un des terrains à la construction d'un hôpital. Avec Thérèse, ils y font profiter les enfants juifs nécessiteux des bienfaits de la cure marine. Thérèse en prend la direction en 1881 après la mort prématurée de James Edouard. Thérèse fait construire en 1883 sur l'autre parcelle un « chalet » en bois, dit Les Oyats, malheureusement détruit par l'armée allemande durant l'occupation. Thérèse hérite de l'exceptionnelle collection de livres anciens et de reliures de son époux. Bibliophile convaincu, James Edouard avait rassemblé des manuscrits anciens, des incunables,

des éditions rares et des reliures somptueuses. L'ensemble constitue le reflet des pratiques bibliophiles de la fin du 19<sup>e</sup> siècle. À la mort de son père Carl Mayer, en 1886, Thérèse reçoit en héritage des manuscrits médiévaux d'importance qui viennent compléter la collection. Conseillée par Émile Picot, linguiste, romaniste et collectionneur, elle continue de l'enrichir avec près de 130 nouvelles acquisitions entre 1881 et 1888. Elle a à cœur de rendre la collection accessible aux chercheurs de son temps. Ainsi, elle autorise la réalisation de fac-similés de certains ouvrages, fait réaliser des photographies et finalise, avec le concours de Picot, le catalogue exhaustif de la collection de son mari. Conservée dans la bibliothèque de l'hôtel particulier de l'avenue Friedland, Thérèse choisit de mettre la collection à l'abri dans plusieurs domaines familiaux, loin des offensives allemandes du printemps 1918. Les pièces les plus précieuses trouvent refuge dans le domaine viticole de son beau-père, Château Mouton. Si Thérèse n'a pas d'intérêt personnel dans la constitution de cette collection remarquable, elle veille, avec son fils Henri (l'époux de

Mathilde), à lui assurer une pérennité. Par ailleurs, ensemble, mère et fils fondent également une bibliothèque populaire à Gouvieux (près de Chantilly) proposant des livres conformes à l'idée de culture défendue par l'État républicain. C'est Henri qui léguera à la Bibliothèque nationale de France l'exceptionnel patrimoine littéraire.



## CHÂTEAU DES FONTAINES

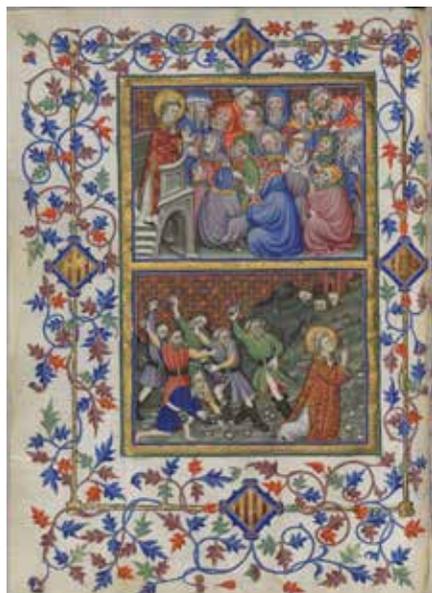
Entre Gouvieux et Chantilly, s'étend un vaste étang qui, au 17<sup>e</sup> siècle, se transforme en prairie marécageuse. En 1781, plusieurs parcelles sont rassemblées pour former un jardin romantique. On y érige également l'Ermitage, la cabane du pêcheur, l'Obélisque, et on détourne la rivière pour créer l'étang encore présent aujourd'hui. En 1798, le baron Nathan James de Rothschild acquiert la propriété. Il confie à l'architecte Félix Langlais la construction d'un château, selon les plans de James. C'est aussi ce dernier qui donne les instructions en matière de décoration et d'ameublement. Le bâti présente des toits à forte pente, la polychromie de la pierre et de la brique et ses hautes tourelles lui donnent un look pittoresque. Les travaux sont achevés en 1882. Thérèse y fait ajouter 10 ans plus tard la ferme normande qu'elle habite jusqu'en 1930. Elle est un lieu d'échanges, de partages des arts et de connaissance. Son fils (Henri) hérite du domaine, qui devient en 1946 la propriété des Jésuites qui le transforment en centre culturel. En 1998, la propriété est acquise par une grande entreprise française.

## ÉCOLE DE BERCK

En 1877, l'École de Berck se crée sous l'impulsion de l'artiste Ludovic-Napoléon Lepic. La petite ville de la Côte d'Opale voit arriver des peintres dès 1860, favorisée par l'engouement pour la peinture de plein air et le progrès de mobilité (comme le chemin de fer). Des artistes de renom passent par Berck comme Renoir, Sisley, Manet ou Boudin. Peu à peu, Berck devient une ville attractive et mondaine. Les espaces dunaires, la baie d'Authie, sont des sujets fréquents. Thérèse fréquente de manière amicale les artistes comme Francis Tattegrain. Elle encourage aussi ces artistes par des acquisitions. C'est la Première Guerre mondiale qui marque la fin de l'école de Berck

## BRÉVIAIRE DE MARTIN D'ARAGON

Ce bréviaire est sans doute un des plus beaux de la collection reçue en héritage par Thérèse. Il contient les textes lus lors des offices durant l'année liturgique. Il a été réalisé entre 1398 et 1410 par des moines cisterciens de Poblet, une abbaye catalane proche de la puissante dynastie d'Aragon. D'ailleurs celle-ci est évoquée partout dans le volume soit par ses armes, par la mention de l'anniversaire du décès de plusieurs souverains aragonais, ou encore la représentation du roi en prière dans une lettrine. Son iconographie abondante contient une centaine de miniatures d'une grande qualité artistique. Elle est rehaussée de bordures végétales luxuriantes, et ornées d'animaux, de chimères, de créatures fantastiques.



Anonyme. *Histoire de la saint Etienne*, dans le *Breuiarium secundum ordinem Cisterciencium* (ou Bréviaire de Martin d'Aragon), fin 14e siècle, Manuscrit sur parchemin, f. 293 v., 35,1 x 25,2 cm, Paris, Bibliothèque nationale de France (Inv. R 2529) © Paris, Bibliothèque nationale de France



## BÉATRICE DE ROTHSCHILD

1864 Paris – 1934, Davos

**Père** : Mayer Alphonse de Rothschild (1827– 1905) – branche française (frère de Charlotte)

**Mère** : Léonora de Rothschild (1837 – 1911) – branche anglaise

**Époux** : Baron Maurice Ephrussi (1849-1916)

Anonyme, *Portrait de la baronne Béatrice Ephrussi de Rothschild*, vers 1920, Autochrome, Boulogne-Billancourt, Musée Albert Kahn © Département des Hauts-de-Seine / Musée départemental Albert-Kahn, collection des Archives de la Planète

En 1883, Béatrice épouse un ami de ses parents de 15 ans son aîné, le milliardaire et banquier français d'origine russe, Maurice Ephrussi. Le couple habite un somptueux hôtel particulier rue Foch à Paris devenue l'ambassade de l'Angola. Séparés dès 1904, Béatrice conservera toutefois le nom d'Ephrussi. Le couple n'a pas de descendants.

L'année suivante, Béatrice hérite de la fortune de son père et fait alors construire la villa de ses rêves à Saint-Jean-Cap-Ferrat. Elle connaît bien la Riviera française ; elle passe les hivers à Nice et séjourne à plusieurs reprises chez sa grand-mère Betty à Cannes et chez sa tante par alliance Alice, à Grasse.

Personnage extravagant, elle fréquente régulièrement le Casino de Monte-Carlo. La découverte du chemin muletier à Saint-Jean-Cap-Ferrat, qui lui rappelle la mer de Chine où elle a voyagé, est un véritable coup de foudre. Ainsi sur le lieu-dit de la « Colline blanche », dans un domaine de 7 ha, elle fait construire la villa « Île-de-France », appelée aussi Villa Ephrussi.

Entre 1907 et 1912, Béatrice se consacre intensément à la construction et à la décoration de cette villa, Elle en pense

les façades, les jardins et les décors intérieurs. Elle n'y habitera finalement que très peu et la lègue en 1933 à l'Académie des Beaux-Arts de France avec la totalité de ses collections d'art et le souhait d'y établir un musée dans l'esprit de salon.

Femme érudite et polyglotte, Béatrice est réputée pour son tempérament déterminé et indépendant, pouvant se montrer parfois autoritaire. Dans la tradition des Rothschild, Béatrice est aussi une collectionneuse éclectique. Elle acquiert des peintures de grands maîtres impressionnistes comme Monet, Renoir ou Sisley, mais aussi des œuvres picturales du 15<sup>e</sup> et 16<sup>e</sup> siècle italien et espagnol, des tapisseries, des objets d'art et du mobilier dont des objets asiatiques et de la porcelaine.

Très hétéroclite, la collection de porcelaines rassemble des groupes de statuettes, des services de table, des pièces de toilette que Béatrice installe dans ses différentes résidences, et qui témoigne de son goût raffiné. Elle porte de l'intérêt aussi bien aux productions françaises, comme la porcelaine de Vincennes et la porcelaine de Sèvres, qu'aux productions étrangères comme la porcelaine de Meissen.



## LA VILLA EPHRUSSI

Béatrice, séduite par la beauté naturelle de la presqu'île, achète 7 ha sur la partie la plus étroite de celle-ci. Elle est en concurrence pour l'achat avec le roi des Belges Léopold II qui souhaite agrandir sa propriété. Le projet de l'architecte Jacques Marcel Auburtin (Prix de Rome) séduit Béatrice. La Villa rappelle par son style architectural les grandes demeures de la Renaissance italienne. Commanditaire exigeante, Béatrice n'hésite pas à faire réaliser des projets grandeurs nature pour s'assurer du résultat final. La villa comprend une suite de salons, galeries, cabinets, chambres et boudoirs, dans lesquels sont conservés les pièces de sa collection d'art. Le rose, sa couleur fétiche, domine la décoration intérieure.

Véritable invitation au voyage, le domaine compte en plus de la Villa, 9 jardins thématiques attribués aux paysagistes Achille Duchêne et Harold Preto.

La villa « Île-de-France » tire son surnom du célèbre paquebot en raison de la forme du jardin principal en proue de bateau. Cela évoque à Béatrice ses nombreux voyages. Les jardins sont classés au titre de monuments historiques depuis 1996.

*La Villa Ephrussi de Rothschild, façade sud, Photographie, Saint-Jean-Cap-Ferrat, Villa Ephrussi de Rothschild © V. Point/H&K*

## PORCELAINE DE VINCENNES ET DE SÈVRES

En 1740, Jean-Louis-Henry Orry installe une manufacture de porcelaine au Château de Vincennes. Dix ans plus tard, le roi Louis XV prend une participation pour  $\frac{1}{4}$  du capital et la fabrique devient une Manufacture Royale, avec des produits dénommés « Porcelaines de France ». L'objectif est de concurrencer les productions de Chantilly et de Meissen.

L'atelier utilise une pâte de porcelaine tendre avec un apport d'alun qui la rend blanche. Elle contient aussi une « fritte », c'est-à-dire un mélange de sable et de soude qui permet la vitrification de la pâte après la cuisson. Les formes étaient obtenues par moulage et le décor réalisé après la cuisson. Au fil du temps, la manufacture perfectionne son travail de l'or et développe la technique du biscuit (une cuisson sans glaçure ni émail).

Jean Hellot, commissaire du Roi à la manufacture, met au point le procédé de pose des fonds colorés et enrichit la palette, notamment d'un bleu roi et d'un bleu lapis. Devant le succès de l'entreprise, les locaux s'avèrent rapidement exigus, sans possibilité d'agrandissement. La décision est prise de transférer la production sur le site de Sèvres en 1756. Les 200 ouvriers quittent Vincennes avec leur famille à bord de 186 voitures, transportant leurs effets et ustensiles à Sèvres dans le château Bellevue. En 1756, Louis XV achète l'ensemble des actions de Sèvres devenant l'unique actionnaire. Malgré de nombreux efforts pour développer une recette de pâte dure, celle-ci n'est commercialisée qu'en 1770, car le gisement de kaolin français ne sera découvert qu'en 1765. On voit apparaître de nouveaux décors comme le fond d'écaillés en 1790. En 1875, la manufacture est déplacée dans des bâtiments spécialement construits par le gouvernement en bordure du parc de Saint-Cloud. C'est là que la production se poursuit jusqu'au 21<sup>e</sup> siècle.

## PORCELAINE DE MEISSEN

Au 18<sup>e</sup> siècle se développe le commerce avec l'Orient. La Compagnie française des Indes orientales contribue à attiser le goût des occidentaux pour ces productions venues d'ailleurs, et notamment pour la porcelaine fine que l'Occident ne sait pas produire. La découverte d'un gisement de Kaolin en Saxe au début du 18<sup>e</sup> siècle permet de créer une porcelaine à pâte dure et blanche, relativement translucide et visuellement très proche des porcelaines venues de Chine et du Japon. En 1710, Auguste Lefort, électeur de la Saxe, crée la Manufacture Royale de Meissen dont les productions sont certifiées dès 1722 par la marque des épées croisées évoquant les armoiries de Lefort. La production mélange l'influence asiatique au goût européen. La manufacture crée aussi des sculptures animalières en s'inspirant des animaux indigènes et exotiques de la ménagerie mais aussi des trophées dans le pavillon de chasse d'Auguste Lefort. Le motif de fleurs « boule de neige », les scènes mythologiques avec leurs guirlandes et festons complètent le corpus iconographique. La richesse, la variété et l'éclat des couleurs vont imposer la manufacture comme une des plus grandes d'Europe, fournissant les cours princières en articles de luxe.

## ALFRED SISLEY, *ÉTÉ DE LA SAINT-MARTIN, ENVIRONS DE MORET*

1891, MUSÉE MARMOTTAN MONET

De nationalité britannique, Alfred Sisley (1839-1899) passe presque toute sa vie en France, à Paris et en Île-de-France. Son père, directeur d'une entreprise internationale de fleurs artificielles, lui fait faire des études de commerce en vue de reprendre l'affaire familiale. Mais Sisley est déjà passionné de peinture. Il arrive à convaincre ses parents et s'inscrit en 1861 à l'École des Beaux-Arts de Paris. Il y rencontre Renoir, Monet, Bazille. Les jeunes artistes ambitionnent de peindre « sur le motif », c'est-à-dire de sortir de leur atelier pour aller peindre des paysages en plein air dans les environs de Paris vers la forêt de Fontainebleau ou à Barbizon. Sisley a en effet pour modèle les grands paysagistes de l'École de Barbizon comme Corot et Daubigny. Ainsi, le paysage représente la quasi-totalité de son œuvre. Il restitue avec beaucoup de douceur la lumière des saisons. Il donne aux œuvres une profondeur en jouant sur toutes les nuances possibles de couleurs, d'ombres, de lumières induits par les conditions atmosphériques. En 1880, le peintre s'installe aux environs de Moret-sur-Loing, une petite commune de Seine-et-Marne, située à la lisière de la forêt de Fontainebleau, sur les rives du Loing, un affluent de la Seine. L'église gothique du village sera elle aussi un sujet récurrent de ses œuvres. Il parcourt les environs et réalise des séries d'œuvres de différents sites retenus. Ainsi, l'artiste a une parfaite connaissance des lieux représentés. Il les analyse pour en livrer des compositions dûment réfléchies. Le titre de l'œuvre évoque l'été de la Saint-Martin, c'est-à-dire une période de redoux climatique après le 11 novembre (Saint-Martin), lorsque l'hiver doit commencer à s'installer. Si Sisley connaît peu à peu la reconnaissance dans les dernières années de sa vie, il faut attendre le 20<sup>e</sup> siècle pour qu'il soit considéré comme un grand paysagiste impressionniste.



Alfred Sisley, *Peupliers au bord d'une rivière (ou Été de la Saint-Martin, environs de Moret-sur-Loing)*, 1891. Huile sur toile, 73 x 60 cm. Dépôt de la Villa Ephrussi de Rothschild, Paris, musée Marmottan (inv. MS 4727). Legs de Béatrice Ephrussi de Rothschild, 1933 © 2008, Pierre Ballif

### AUGUSTE RENOIR, ANTIBES OU LES OLIVIERS DE CAGNES, 1904

En 1920, Béatrice achète plusieurs peintures du 19<sup>e</sup> siècle qui seront ses dernières acquisitions. Parmi celles-ci figurent 4 paysages d'Auguste Renoir (1840 -1919). Figure incontournable des impressionnistes, Auguste Renoir se détourne de ses amis et de ce courant vers 1880, espérant ainsi trouver la voie vers la reconnaissance. Son art est affirmé, avec des effets de lignes, des contrastes marqués, des contours soulignés qui lui font connaître le succès. De 1890 à 1900, il change à nouveau pour un style plus fluide, plus coloré. En 1903, alors peintre consacré, il s'installe à Cagnes-sur-Mer (Alpes-Maritimes) dont le climat est favorable pour son état de santé. Il fait l'acquisition du domaine des Colettes, sur un coteau à l'est de Cagnes, afin d'en sauver les vénérables oliviers menacés par un acheteur potentiel. Renoir y fait construire sa dernière demeure. Les toiles de la période cagnoise sont des paysages, des portraits, des nus, des natures mortes, des scènes mythologiques, aux tons chatoyants, avec une matière fluide, en transparence. Le climat et la lumière de Cagnes lui offrent la possibilité de reproduire en plein air, sur la toile, les couleurs des oliviers, des fleurs, des fruits de son domaine. Bien qu'affaibli par la maladie, il peint jusqu'à sa mort avec frénésie.



Auguste Renoir, *Antibes (ou Les Oliviers de Cagnes)*, 1904, Huile sur toile, 46 x 55 cm. Dépôt de la Villa Ephrussi de Rothschild, Paris, musée Marmottan (inv. MS 4729). Legs de Béatrice Ephrussi de Rothschild, 1933 © 2008, Pierre Ballif



## MATHILDE DE ROTHSCHILD

1874 Francfort-sur-le-Main  
1926, Bagnères-de-Luchon

**Père** : Georges de Weissweiler

**Mère** : Sophie Sulzbach

**Époux** : Henri de Rothschild (1872-1946) – branche anglaise (fils de Thérèse, et petit-fils de Charlotte)

Léopold-Emile Reutlinger, *Portrait de Mathilde de Rothschild*, 1897, épreuve photographique au gélatino-bromure d'argent, Paris, musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme (inv. g1.12.173) © Paris, mahJ

Fille du financier Georges de Weissweiler, Mathilde épouse en 1895 Henri de Rothschild, un des rares membres de la famille à ne pas se consacrer au milieu bancaire mais à la médecine. Connue comme « Reine du bon goût et du bon ton », elle mène une existence de dame de son rang, se partageant entre mondanité et charité. Femme de son temps, elle pratique la course automobile, discipline toute récente. Avec son amie la duchesse d'Uzès, elle fonde l'Automobile club des femmes à Paris.

Comme son mari, elle s'intéresse au milieu médical et traduit en allemand des études de neurochirurgiens polonais. Pendant la Première Guerre mondiale, à l'image de sa belle-mère Thérèse, elle s'engage comme infirmière sur le front et à l'hôpital de Gouvieux, ce qui lui vaut de recevoir la Légion d'Honneur. Cet intérêt pour la médecine n'est peut-être pas étranger à la collection de Mathilde.

C'est dans sa nécrologie en 1926 que le grand public découvre l'existence de la singulière collection de têtes de mort de Mathilde. Certains s'étonnent de cet attrait de la baronne pour les

*mementos mori*, intérêt jugé à l'époque plutôt masculin, par opposition aux collections de bibelots, éventails ou flacons à parfum usuellement convenus comme collections féminines. Restée confidentielle, seuls ses amis et les marchands avaient connaissance de sa collection et lui signalaient les pièces à chiner chez les brocanteurs. Même son mari Henri, qui lui rend hommage 20 ans après sa mort dans un ouvrage intitulé « Une dame d'autrefois », n'y fait pas référence.

Une tendance pour le goût du macabre se développe au tournant du 20<sup>e</sup> siècle. Nombreux sont ceux qui collectionnent les vanités. D'ailleurs, Mathilde fait l'acquisition d'une vingtaine de pièces provenant de la vente de la collection du bibliophile Maurice Barbier de Tinan à l'Hôtel Drouot en 1885. Celles-ci constituent le noyau de sa collection insolite. Aujourd'hui, il est impossible de déterminer les motivations qui ont conduit Mathilde à rassembler cette étonnante collection. Il est probable qu'elle ne cherchait pas à l'étudier et en avait peu de connaissance, elle n'en a laissé en tous cas aucun témoignage. Conservée tant au château de la



## CHÂTEAU DE LA MUETTE

Situé près du Bois de Boulogne, rue André-Pascal dans le 16<sup>e</sup> arrondissement de Paris, le bâtiment a été édifié pour Henri de Rothschild sur les plans de l'architecture Lucien Hesse au début des années 1920 dans le style du 18<sup>e</sup> siècle. A cet emplacement, 3 châteaux ont existé successivement depuis la Renaissance. Le terme « muette » peut faire référence à la mue des cerfs ou des faucons, ou désigner une meute de chiens dans une ancienne orthographe. Le château est vendu à l'Organisation Européenne de Coopération et de Développement Economique (OCDE) en 1948.

Château de la Muette, Paris © <https://fr.wikipedia.org>

Muette qu'à l'abbaye cistercienne de Rambouillet (achetée par la grand-mère d'Henri, Charlotte de Rothschild), cette importante collection comprend des pièces originales principalement d'Europe mais aussi des exemplaires venus d'Asie ou du Mexique. À sa mort, elle lègue cette incroyable collection au Musée des Arts Décoratifs de Paris.

## GUSTAV TROUVÉ, TÊTE DE MORT À SYSTÈME

Inventeur prolifique, Gustave Trouvé combine horlogerie et système électrique, et fait breveter ses bijoux électromobiles. Cette petite figurine, montée en épingle à cravate, est alimentée en électricité par des batteries de poche en zinc protégées par un étui hermétique en caoutchouc durci et ébonite. Cette batterie est reliée à l'épingle par un petit anneau soudé à l'arrière (aujourd'hui disparu). Grâce à ce système, la mâchoire et les yeux de la tête de mort sont rendus mobiles. Présentées lors de l'Exposition universelle de Paris en 1867, ces inventions de Trouvé connaissent un énorme succès. De provenance inconnue, on ne sait pas si la baronne l'a reçue avec un mécanisme fonctionnel.



*Épingle de cravate du banquier fumant le cigare, vers 1890-1900, or, émail et diamants, 10 x 1,3 x 2,4 cm, Paris, musée des Arts décoratifs (inv. 25784). Legs de Mathilde de Rothschild, 1926 © Les Arts Décoratifs, Jean Tholance*

## TABATIÈRE CRANIOLOGIE DU DR GALL

Médecin allemand, Franz Joseph Gall est passionné par le fonctionnement du cerveau. Il est à l'origine des théories de la craniologie qui étudie la forme et les variations du crâne humain. Selon lui, les bosses de la surface du crâne permettent de mesurer les capacités intellectuelles des individus. Interdit de conférence en Autriche pour cause d'atteinte à l'ordre moral, il donne des cours à Paris dès 1808, communiquant sa nouvelle science à domicile. À l'issue des séances, il vend des boîtes rondes ornées de la représentation d'un crâne vu sous 3 angles différents et recouverts d'une numérotation illustrant les 27 dispositions psychologiques et sociales dont la liste est reprise au verso. On ne sait pas si Mathilde, infirmière et femme de médecin, s'est directement intéressée à la craniologie. On ne sait pas non plus si elle a reçu cette tabatière en souvenir d'une séance de Gall.



*Tabatière craniologie, vers 1830, Bois (Loupe de buis sculpté et écaillé). Diam. 8 cm, Paris, musée des Arts décoratifs (inv. 25785). Legs de Mathilde de Rothschild, 1926 © Felipe Ribon*



## ALIX DE ROTHSCHILD

1911 Francfort-sur-le-Main – 1982, Reux

**Père** : Philipp Schey De Koromla (1881 - 1957)

**Mère** : Lili Jeannette von Goldschmidt – de Rothschild (1883-1925 branche anglaise – cousine d'Adèle et Thérèse)

**Époux** : Guy Edouard Alphonse Paul de Rothschild (1909-2007) (branche française – son cousin / fils de Béatrice)

André Ostier-Heil (1906-1994), Alix de Rothschild dans son costume au « Bal du Siècle » au Palais Labia organisé par Bestegui, 1951 Photographie, Collection particulière © D.R.

En 1936, Alix perd son premier époux Kurt Otto Krahrmer, à qui elle avait donné une fille : Lili Adélaïde. En 1937, elle épouse son cousin, Guy de Rothschild avec qui elle s'installe à Paris, au 21 de l'avenue Foch. Ils possèdent également une propriété à Reux, en Normandie. En octobre 1941, le couple fuit la guerre et se réfugie à New-York. En 1956, elle s'installe définitivement à Reux. Pendant près de 25 ans, élue maire (dès 1974), elle administre la commune. Elle développe également une importante collection d'objets d'arts et de traditions populaires en parallèle à sa collection d'art moderne : céramique et objets de piété de la France rurale, costumes traditionnels, parures, soins du corps de diverses cultures méditerranéennes, objets de piété juive, ou encore objets des civilisations amérindiennes, d'Asie, d'Afrique ou d'Océanie. En Normandie, dans son château de Reux, elle collectionnait des objets d'art populaire normand. Au fil du temps, Alix, qui se revendique comme une amatrice éclairée, réunit plus de 2000 œuvres conservées dans ses deux habitations. Elle s'intéresse à l'Art africain, qui va bouleverser les arts d'avant-garde. Considérées comme

de l'art dit « primitif », ces productions inspirent la modernité occidentale. Modèle d'une nouvelle façon de voir, ces objets sont alors valorisés et atteignent le statut de chefs-d'œuvre. Collectionneuse sensible, qui suit son instinct, elle acquiert une solide réputation et intègre le Conseil du Musée National d'Art moderne de Paris en 1961. En 1962, elle devient présidente de la Société des Amis du Musée de l'Homme, à la fois musée d'ethnographie, d'anthropologie et d'histoire naturelle. Sous son mandat, le musée organise de grandes expositions et événements. Elle effectue par ailleurs de nombreux dépôts d'œuvres aux musées du Havre, de Caen, de Honfleur... Alix reçoit aussi de multiples récompenses : « Chevalier des palmes académiques » et « Chevalier de l'ordre des Arts et des Lettres et du Mérite social ». À sa mort, une grande partie de la collection est dispersée.

## CÉZANNE NATURE MORTE AU TIROIR OUVERT, 1877

Peintre français, Paul Cézanne (1839- 1906) est un novateur. Issu d'une famille aisée, il entame des études de droit qu'il abandonne rapidement. En 1860, il entreprend des études de peintres à Paris. Recalé aux Beaux-Arts, la vie dans la capitale française est difficile. Cézanne passe beaucoup de temps au Louvre à copier les chefs-d'oeuvres ; il fréquente Monet et Renoir. Refusé à de nombreuses reprises au Salon, il s'installe en 1872 à Auvers-sur-Oise et compose ses premières peintures impressionnistes. Se détachant de l'impressionnisme, il tente de capter l'essence de ses motifs en laissant apparaître leur trame géométrique et en sculptant la matière picturale qu'il pose en touches et empâtements. La nature morte est un des grands thèmes que Paul Cézanne va représenter tout au long de sa carrière. Pour l'artiste, la nature morte, au même titre que les portraits et les paysages, est un support d'étude comme un autre pour travailler la géométrie des volumes, le rapport entre les couleurs et les formes. Il y approfondit les rapports entre les pleins et les vides, entre les fonds et les motifs. Le plus souvent, il met en scène des objets du quotidien de peu de valeur qu'il peint plus grands que nature en y accentuant leurs défauts formels. Il les associe à des torchons, des nappes, des fruits ou des fleurs, posés sur un coin de table. Parmi tous les motifs, la pomme fait partie de ses obsessions picturales. Cette *Nature morte au tiroir ouvert* peinte en 1877 s'inscrit dans l'acharnement du peintre à travailler cette thématique. Sa touche y évolue cependant avec un style de plus en plus proche de celui des blocs, prochaine étape de sa démarche picturale. Le miroir incliné à l'arrière-plan agrandit l'espace vers le « non vu » – espace hors du champ de la toile. La touche est vive, posée à grands coups, principalement en oblique donnant du dynamisme à cette scène inanimée.

## MASQUE GOURO, COTE IVOIRE, DÉBUT 20<sup>e</sup> SIÈCLE

Au centre de la Côte-d'Ivoire, sur les rives du Bandama, vit l'ethnie des Gouros appartenant au groupe des Mandés. Voisins des Baoulés, les Gouros vouent un culte aux masques et accordent une grande importance aux représentations humaines et animales. Chaque occasion est prétexte à sortir des masques censés représenter le combat entre le bien et le mal, entre le réel et le surnaturel. Les masques garantissent une forme de continuité symbolique, entre les groupes. Ce masque répertorié comme un masque Gouro serait plus probablement à rapprocher de la culture Yohouré, une ethnie installée au centre-Ouest de la Côte d'Ivoire, voisine des Gouros. Leurs masques se caractérisent par un visage ovale et allongé, une fine arête nasale, une bouche légèrement protubérante, des yeux semi-circulaires et parfois des cornes éventuellement surmontées d'un animal totem ou un motif en forme de peigne. L'attribution à l'un ou l'autre groupe ethniques restant difficile car les Baoulés ont été influencés par leurs voisins les Gouros et les Yohourés. De plus, les masques circulaient beaucoup dans cet espace géographique sans frontières clairement définies. Quoiqu'il en soit, les masques Baoulés, Yohourés et Gouros ont en commun le raffinement de leurs formes et de détails ainsi que l'équilibre symétrique des volumes. Cette esthétique aux lignes pures et schématiques a particulièrement séduit les premiers amateurs d'Art africain et les artistes de l'avant-garde.



*Masque anthropomorphe, Côte d'Ivoire (Gouro/Baoulé), avant 1968, bois et pigments, 26 x 16,5 x 12 cm, Paris, musée du Quai Branly - Jacques Chirac (inv. 711968.96.1). Don d'Alix de Rothschild au musée de l'Homme, 1968 © musée du quai Branly - Jacques Chirac, Dist. RMN-Grand Palais / Claude Germain*



## CÉCILE DE ROTHSCHILD

1913 Paris – 1995, Paris

**Père** : Robert Philippe Gustave de Rothschild (1880-1946 – branche française, cousin de Béatrice)

**Mère** : Gabrielle Nelly Régine Beer (1886-1945)

**Époux** : ///

Anonyme, *Portrait de la baronne Cécile de Rothschild*, 20<sup>e</sup> siècle, Photographie, Paris, Collection particulière © DR

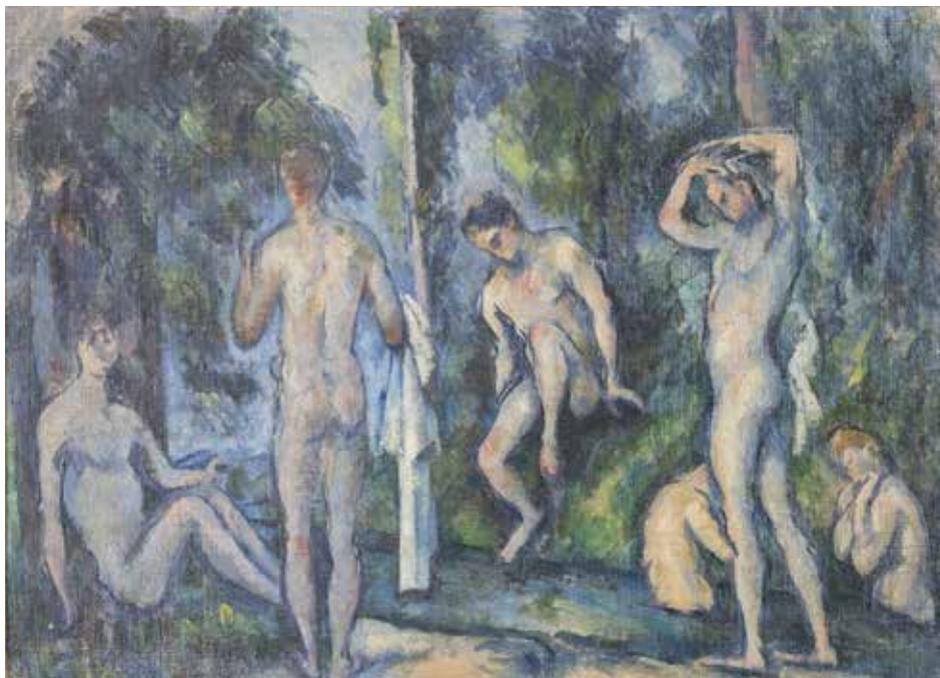
Femme moderne, Cécile fait une carrière sportive dans le golf et est membre, pendant 20 ans de l'équipe de France. Elle remporte notamment la coupe Gaveau en 1956, coupe qui rend hommage à sa coéquipière Jeanine Gaveau décédée en 1950. Cécile nourrit aussi d'autres passions : le jardinage et l'aménagement à l'anglaise du jardin de sa maison à Noisy-sur-Oise, les voyages et les œuvres d'art. Comme sa cousine Alix, Cécile s'intéresse tout particulièrement à l'Art moderne et en particulier à Pablo Picasso, Egon Schiele ou encore Paul Cézanne.

Durant la Deuxième Guerre mondiale, elle quitte la France pour s'installer à New-York (Alix et son époux font de même). Elle y découvre les courants d'avant-garde américains entre 1950 et 1960. Son intérêt de collectionneuse se porte aussi sur les objets d'art décoratifs comme les porcelaines de Sèvres et de Vincennes, ainsi que l'argenterie, le mobilier Louis XIV et les majoliques italiennes. Au début des années 1960, Cécile rencontre Greta Garbo à Paris lors d'un dîner. Elle devient sa compagne et meilleure amie jusqu'à la mort de l'actrice en 1990.

## CÉZANNE LES BAGNEURS, 1890, COLLECTION PRIVÉE

Dès 1870 et jusqu'à la fin de sa vie, Cézanne réalise plus de 200 peintures, dessins et croquis sur le thème des baigneurs. Si cette thématique n'est pas neuve et a déjà été explorée par Titien ou Poussin, Cézanne s'écarte ici de la norme académique et renouvelle le sujet. Il cherche avant tout à parvenir à la fusion de la figure humaine et du paysage. Ce thème évoque le souvenir de sa jeunesse, lorsqu'il se baignait avec ses amis dans la rivière de l'Arc. Si le traitement des formes et de la couleur est éminemment moderne, les poses largement idéalisées renvoient à l'art grec. Le fils de l'artiste conservait dans sa collection un dessin au crayon, daté de 1875-1877. Ce dessin étudiait la pose du personnage central vu de dos. Cézanne traite chaque motif avec la même importance, qu'il intègre à une architecture globale. Ce sont les corps des personnages qui structurent l'espace.

Cette œuvre de Cézanne est la première pièce de la collection de Cécile. Elle l'acquiert à l'âge de 13 ans de manière tout à fait inattendue. Au retour d'un voyage à Londres, son père propose à ses enfants de deviner ce que contient le paquet qu'il a rapporté. Celui qui trouvera la solution en deviendra propriétaire. Il leur donne un indice : « ça commence par un C ». Cécile suggère le nom de Cézanne, proposition qui révèle son intérêt précoce pour l'art moderne.



Paul Cézanne, *Les Baigneurs*, 1890. Huile sur toile. 43 x 53 cm, Paris, collection particulière © 2022, Gérald Micheels

## EGON SCHIELE ET LA GRAVURE

L'artiste viennois Egon Schiele (1890-1918) dessine et peint dès son plus jeune âge. En 1906, après la mort de son père, il entre à l'Académie des Beaux-Arts. À l'époque, Vienne est une des grandes capitales artistiques européennes. Non en adéquation avec l'enseignement académique qu'il y reçoit, il fonde avec quelques autres artistes un groupe d'artistes indépendants. L'Art nouveau (Sécession style en Autriche) et le Symbolisme, avec pour chef de file Gustav Klimt, exercent sur le jeune Schiele une grande influence. Après sa rencontre en 1911 avec celle qui deviendra sa compagne, Wally (ancien modèle de Klimt), beaucoup de productions de Schiele se teintent d'érotisme. À partir de 1913, l'artiste acquiert une renommée internationale dans le milieu des arts d'avant-garde, bien que sa réputation soit entachée par des accusations de détournement de mineure pour avoir fait poser une jeune fille avec Wally l'année précédente. C'est aussi à cette époque qu'il commence à explorer les techniques de reproduction multiple de la gravure dont la xylogravure (gravure sur bois). La guerre sonne le glas de ses expérimentations artistiques, le menant à travailler dans un camp de prisonniers. Victime de la grippe espagnole, il meurt en 1918. Fasciné par le corps humain et plus encore par sa fragilité, il transpose en image un langage du corps avec une grande sensibilité. Ses figures humaines, tracées avec un trait précis et acerbe, se déploient en pleine page en rendant compte de la tension des corps. Contorsionnés, parfois même tordus, ces corps sont exhibés au regard, donnant parfois même l'impression de convulsions douloureuses. Au fil des années, ses modèles prennent des poses de plus en plus provocantes, allant jusqu'à dévoiler leurs organes génitaux.



Egon Schiele, *Planche n° 3*, 1914, gravure sur papier, 43,5 x 29 cm, Paris, collection particulière, Collection de Cécile de Rothschild © 2022, Gérald Micheels



## LILIANE DE ROTHSCHILD

1916 Paris – 2003, Abbaye de Royaumont

**Père** : Eugène Fould-Springer (1876-1929)

**Mère** : Marie-Cécile Fould-Springer (1886-1978)

**Époux** : Elie Robert de Rothschild (1917 – 2007) –  
branche française, frère de Cécile

Cecil Beaton, *Portrait de la baronne Liliane de Rothschild*, photographie, Londres, National Portrait Gallery © Cecil Beaton Studio Archive / Conde Nast

Fille d'un banquier également élevé au titre de baron, Liliane grandit au palais abbatial de Royaumont (Asnières-sur-Oise). C'est aussi là qu'elle finira ses jours en 2003. Pendant la Deuxième Guerre mondiale, en 1942, elle épouse par procuration son ami d'enfance, Elie de Rothschild, alors qu'il est prisonnier en Allemagne. La célébration religieuse se tiendra à la fin de la guerre en 1945. De grande culture, Liliane est fascinée par le Château de Versailles et rassemble une collection dédiée aux femmes incontournables de l'Histoire de France et en particulier à la reine Marie-Antoinette. Ces sont les multiples résidences du couple qui constituent l'écrin de cette vaste collection. Dès les années 1960, Liliane commence à effectuer des dons tant au Musée Carnavalet qu'à Versailles. Par ailleurs, si elle prête des œuvres à des institutions publiques, elle s'implique également dans l'organisation d'expositions comme à Versailles où elle assure le secrétariat général d'une exposition consacrée à Marie-Antoinette en 1955. Avec son mari, ils sont de généreux mécènes pour les musées nationaux français. À sa mort, ses héritiers cèdent une partie de la collection lors d'une

vente aux enchères organisée par la maison Christie's en 2015. À cette occasion, Versailles y acquiert de nombreuses pièces qui sont venues enrichir les trésors des collections.

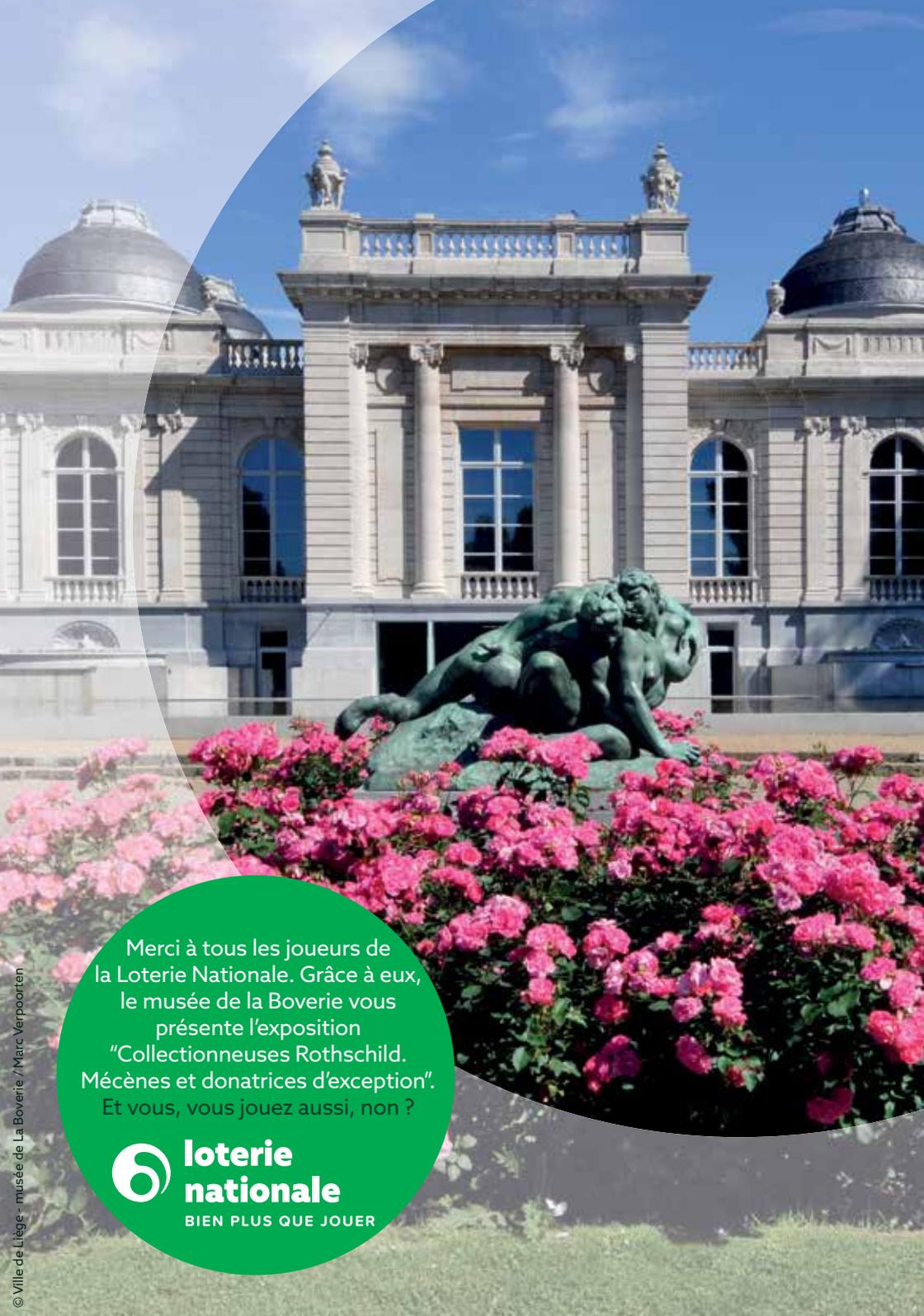
## LOUIS AUGUSTE BRUN, DIT BRUN DE VERSOIX, MARIE ANTOINETTE, REINE DE FRANCE CHASSANT À COURRE, 1783

Louis-Auguste Brun, dit Brun de Versoix (1758-1815) est un peintre originaire du canton de Vaud en Suisse. Excellent peintre animalier et paysagiste, il réalise de nombreuses œuvres pour la cour de Versailles (entre 1782 et 1788) dont des portraits équestres et des scènes de chasse mettant en scène les membres de la famille royale. Surnommé le peintre de Marie-Antoinette, il fréquente l'entourage de la Reine. À la Révolution, il s'installe à Versoix sur les bords du lac Lemane et délaisse la peinture pour se consacrer à la politique et à ses activités de collectionneur et marchand d'art.

Plus séduite par les œuvres intimistes représentant ses activités favorites que par les grands portraits de cour historiques, Marie-Antoinette commande à titre privé plusieurs peintures de petit format la représentant lors de chasse à courre. Le concept de chasse à courre consiste à poursuivre du gibier jusqu'à son épuisement en lançant à ses trousses une meute de chiens courant. Ces derniers sont contrôlés par des cavaliers et des veneurs (organisateur) munis d'une trompe de chasse, permettant aux chasseurs de communiquer. La pratique de la chasse à Versailles est quasiment quotidienne. Le Roi pratique la chasse à courre 1 jour sur 3. À la fois loisir et manifestation de son pouvoir, la chasse est une manière de préparer la guerre et de démontrer sa capacité à guider ses sujets. Les femmes de la cour participent à la chasse et, comme son mari, Marie-Antoinette est passionnée par cette activité. Louis-Auguste Brun la représente montant en amazone dans une sobre mais élégante tenue et coiffée d'un large chapeau en paille à plumes blanches, dit à la Bastienne. À ses côtés sont présents des chiens de la meute et un serviteur. À l'arrière-plan suivent d'autres cavaliers. Esthétiquement, l'œuvre est caractéristique de la manière de l'artiste réputé pour sa palette sombre rehaussée de couleurs vives.



Louis-Auguste Brun dit Brun de Versoix (Rolle, 1758-1815), *Marie-Antoinette, Reine de France, chassant à courre*, 1783, huile sur toile, 100 x 81,5 cm, Versailles, musée national des châteaux de Versailles et de Trianon (inv. MV 9082). Collection de Liliane de Rothschild. Don d'Elisabeth de Rothschild, 2006 © Château de Versailles, Dist. RMN-Grand Palais / Christophe Fouin



Merci à tous les joueurs de  
la Loterie Nationale. Grâce à eux,  
le musée de la Boverie vous  
présente l'exposition  
"Collectionneuses Rothschild.  
Mécènes et donatrices d'exception".  
Et vous, vous jouez aussi, non ?



**loterie  
nationale**

BIEN PLUS QUE JOUER



Parc de la Boverie • 4020 Liège • [www.laboverie.com](http://www.laboverie.com)

